

Lacan Quotidien



N° 765 – Samedi 10 février 2018 – 06 h 12 [GMT + 1] – lacanquotidien.fr



Perspectives et partitions

EN AVANT

ÉDITORIAL – *Wunsch et Wirklichkeit*, par Pierre-Gilles Guéguen

SCÈNES ET AUTRE SCÈNE

**Composer avec son corps : Mathilde Monnier - Pascal Dusapin,
par Isabelle Pontecaille**



ÉDITORIAL

Pierre-Gilles Guéguen

Wunsch et Wirklichkeit

J'ai choisi pour titre de ce texte le binaire que Jacques-Alain Miller a produit lors d'un entretien accordé à *Radio Lacan* le 17 avril 2017 (1). Le terme allemand *Wirklichkeit* connote le réel effectif, tel que la psychanalyse l'entend, et le *Wunsch*, les idéaux et les idéologies consolatrices.

Je pose que ce réel est au principe de l'action de notre École lorsqu'elle s'avance, comme elle l'a fait lors de la dernière élection présidentielle, dans le champ de l'inconscient politique, réel, transindividuel ; elle vise au-delà de ce que J.-A. Miller avait défini en 2003 (2) comme le domaine d'action de la psychanalyse, à savoir celui des « mœurs » (à entendre au sens large).

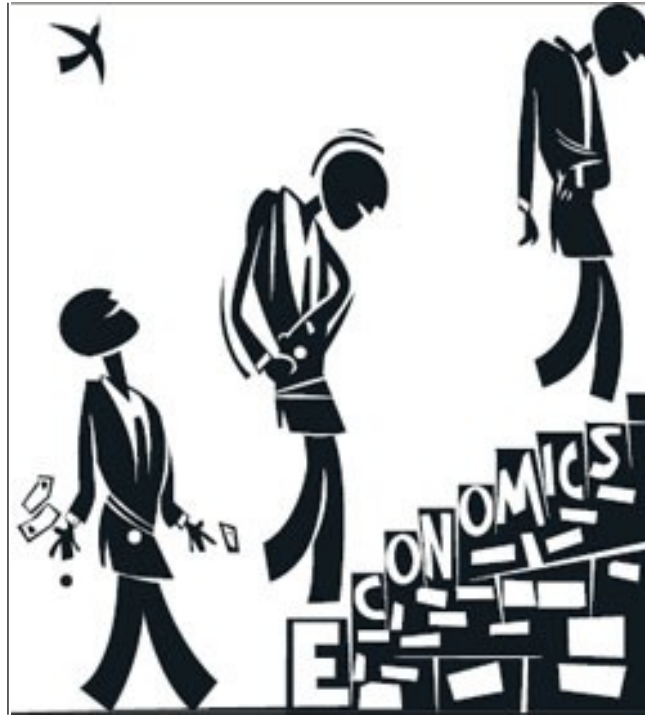
J'ai participé dans l'urgence aux forums SCALP (Série de conversations anti-Le Pen), contribué à en organiser et relayé, avec Ève Miller-Rose dans *Lacan Quotidien*, l'appel au vote anti-Le Pen, opération menée avec une efficacité sans égale par Christiane Alberti pour rendre publique une interprétation de l'École formulée par J.-A. Miller.

Au regard des forums précédents, centrés sur des textes de lois en préparation, un nouveau pas a été franchi. Prenant position dans le domaine des élections nationales, l'École affirmait la ferme résolution de barrer la route à un gouvernement d'extrême-droite aux remugles fascistes. Pour autant, il est important de noter que les SCALP se sont déroulés à l'intérieur d'un cadre légal.

La conséquence logique de ce choix était de ne pas parier sur une aventure populiste sans autre force que protestataire, expression d'une « communauté de désarroi » (3). Il s'agissait donc de trancher entre les vœux idéalistes d'insoumission, dont l'éventuelle réalisation était reportée par la perspective d'une refonte constitutionnelle à venir, et la réalité effective, urgente, nécessaire de préserver l'État de droit.

J'ai donc appelé à voter Macron aux deux tours. Ce vote s'imposait pour moi afin de préserver un certain type de démocratie parlementaire qui a fonctionné, sans doute imparfaitement, depuis la constitution de 1958 et qui a permis à la psychanalyse, en premier lieu, de continuer à exister et, en second lieu, de compter dans l'opinion.

Pour autant, le candidat du mouvement En marche était loin de correspondre à mon idéal politique. Malgré ses nombreuses qualités illustrées avec astuce par une *com'* hagiographique, je reste sur la réserve. Je n'ai pas suivi mon *Wunsch*, mais pris en compte la possible irruption d'un réel catastrophique.



La « réserve » que j'éprouve à l'endroit du pouvoir actuel prend aussi sa source dans ce que j'entends dans mon cabinet d'analyste. Je pense à quelques patients – que ce soient des hommes n'est peut-être pas un hasard, Freud le disait bien : les hommes sont toujours plus idéalistes que les femmes –, formés par de Grandes écoles de la République et dont les carrières correspondent à ce qu'Emmanuel Macron appelle des « réussites ». Un trait commun à ces hommes jeunes m'a frappé. Ils adoptent dans la conduite de leur vie ce qu'ils pensent être un modèle de décision universel – c'est une variante des thèses de l'École économique de Chicago qui domine dans l'enseignement de ces Grandes écoles françaises. C'est un *wall paper* pour ces représentants cultivés d'une génération élevée à l'ère d'internet et du triomphe des sciences économiques. Heureusement – si l'on peut dire – fait obstacle le symptôme, qui se met en travers ; il se manifeste dans la vie sexuelle et amoureuse principalement. La même évidence concernant la décision semble partagée aussi bien par des membres de la société civile élus députés que par une bonne partie de la haute administration, dont jadis l'ambition était de servir l'État plutôt que d'administrer la société comme on gère une multinationale. Cette façon de penser sa vie semble aujourd'hui, et très vite, « cheminer [...] dans les profondeurs du goût » (4). Il s'agit de « faire », selon l'expression en vogue – *no comment*.

Foucault, dans ses leçons sur la *Naissance de la biopolitique*, décrivait la montée au premier plan de cet avatar moderne de l'*homo economicus* : « Dans le néo-libéralisme – et il ne s'en cache pas, il le proclame – [...] l'*homo economicus*, ce n'est pas du tout un partenaire de l'échange, c'est un entrepreneur et un entrepreneur de lui-même » (5). Cette forme de l'individualisme de masse est différente que ce que jadis David Riesman nommait « L'homme de la foule solitaire ». Elle exige qu'on « réussisse » !

Martin Scorsese a illustré ces deux types de solitudes au cinéma dans *Taxi Driver*, puis dans *The Wall Street Wolf*.

Alors que, dans le libéralisme classique, l'État, selon Foucault, « laissait faire » et se réglait sur les indications du marché pour faciliter la fluidité de sa « main invisible », le but de l'État néolibéral est de se détruire lui-même : toujours moins d'État pour que le marché règne en maître sans les embarras des politiques de santé, d'éducation, de la culture ou de ce que nous appelions, dans l'ancien monde, le service public.

« On retourne, dit Foucault, le laissez-faire en un ne-pas-laisser-faire le gouvernement, au nom d'une loi du marché qui va permettre de jauger et d'apprécier chacune de ses activités » (6). Ainsi peuvent s'entendre le pullulement des « agences de notation » et la fureur de l'évaluation contre laquelle les forums de l'ECF se sont amplement élevés. Il nous appartiendra probablement, en tant qu'École, de nous opposer de nouveau à l'empire du chiffre et aux parodies de la science, afin de faire valoir le *parlêtre*, là où *l'homme numérique* tend à s'imposer. L'analyse de Foucault, en effet, montre que cet « entrepreneur de lui-même » est, dans ses rapports à l'autre et notamment à l'Autre de l'État, réduit à ses comportements économiques, donc à l'argent qu'il gagne, qu'il dépense, qu'il fait gagner ou économiser à la collectivité. Cette vision purement pragmatique du désengagement de l'État laisse donc de côté tout ce qui relève de la morale, de la culture et de l'éthique. Elle peut, à ce prix, s'avérer tolérante en matière de mœurs et de religions, à l'instar des sociétés – pourtant puritaines – de l'Europe du Nord et de certains îlots de l'Amérique : elle en confie la gestion à la société civile, à ses associations, à ses communautés, à ses lobbies (7). Voilà le cœur de l'individualisme moderne. Ce n'est pas seulement une montée au zénith de l'objet *a*, c'est aussi la montée communautariste des ségrégations que Lacan avait prédite dès 1967 : « Notre avenir de marchés communs trouvera sa balance d'une extension de plus en plus dure des procès de ségrégation. » (8)

Foucault rappelle que ce management des jouissances « cherche plutôt à étendre la rationalité du marché, les schèmes d'analyse qu'elle propose et les critères de décision qu'elle suggère à des domaines non exclusivement ou non premièrement économiques. Ainsi, la famille et la natalité ; ainsi la délinquance et la politique pénale » (9) ; ajoutons-y les pratiques sexuelles, notamment LGBT (10).

C'est pourquoi Éric Laurent, en 2016 – donc avant l'arrivée inattendue de E. Macron au pouvoir –, a donné pour titre à son livre tout entier consacré à l'étude du thème proposé dès 2014 par J.-A. Miller pour le congrès de l'Association mondiale de psychanalyse (AMP) à Rio, « Le corps parlant. Sur l'inconscient au XXI^e siècle » : « *L'Envers de la biopolitique* » (11).

Je me souviens que, dans une brève intervention conclusive, J.-A. Miller avait exprimé à Rio le regret que notre congrès ait été centré sur le corps et trop peu sur l'inconscient réel. Aujourd'hui, l'inconscient politique s'est introduit dans les Écoles de l'AMP sous différentes

guises. Nous y sommes. Nous sommes au moment de saisir l'École comme sujet de l'inconscient au XXI^e siècle et plus que jamais comme « refuge, voire bases d'opération contre [le] malaise dans la civilisation » (12). Continuons à creuser le sillon que la précédente présidence de l'ECF et les plus alertes de nos collègues ont ouvert pour nous.



J'ai laissé sans regret de côté mes rêveries vaguement humanistes et je crois avoir réussi à supporter enfin que « le nouveau monde » incarné par E. Macron, je l'ai choisi. Je l'ai choisi à la manière que Lacan formule, dans le Séminaire XI, comme choix forcé du Vel d'aliénation : « la bourse ou la vie » ; en l'espèce : « *Wall Street* ou les camps ».

C'est bien le seul monde – immonde – auquel nous ayons affaire. Plus que d'idéaux nouveaux, il a besoin de la fracture que la psychanalyse peut y imprimer si elle est « hérétique de la bonne façon » (13). Paraphrasant le mot de Lacan, sommé de se prononcer sur la situation de la Chine, je dirai : « J'attends, mais je n'espère rien » (14).

Intervention prononcée lors de la journée Question d'École « Nouvelles figures du psychanalyse. Éveil, acte et action » de l'ECF, le 3 février 2018.

1 : Miller J.-A., « Les psychanalystes dans la politique », entretien à *Radio Lacan*, questions de L. Mauas, P. Almeida, F. Fajnwaks, M. Mauas, P. Miglin & E. Scarone, 17 avril 2017, à l'écoute sur radiolacan.com. Ce binaire figure déjà dans Miller J.-A., « Staccato de l'actu », *Lacan Quotidien*, n°541, 25 mars 2017.

2 : Cf. « Lacan et la politique » entretien avec J.-A. Miller, *Cités*, n°16, 2003, p. 105.

3 : Paradoxalement un mouvement protestataire n'est que l'envers de la soumission. Il n'interprète pas ce qu'il dénonce. Il reproduit en miroir ce qu'il paraît contester et laisse intacte la question du « *che vuoi* ? » Il témoigne non pas tant d'un mécontentement que d'une angoisse sociale (cf. Éric Laurent à propos de *Occupy Wall Street* dans « La jouissance et le corps social », *Lacan Quotidien*, n°594, 14 juillet 2016) : « Il faut ajouter aux communautés de jouissance, qui élargissent le vocabulaire de la biopolitique des styles de vie "alternatifs", les communautés de désarroi, qui pointent vers l'autre versant du fantasme, le moment où le sujet se ressaisit dans sa perte. Ce sont les communautés de jeunes diplômés d'Europe sans emploi, de ceux qui se sont nommés en Europe latine « *indignados* » et dans les pays anglophones « *Occupy...* ». Dans ces mouvements, il s'agit surtout d'occuper une place subjective, celle d'un cri, d'une pure énonciation qui renvoie au moment de perte. »

4 : Lacan J., « Kant avec Sade », *Écrits*, Paris, Seuil, coll. Champ Freudien, 1966, p. 765.

5 : Foucault M., *Naissance de la biopolitique. Cours au Collège de France*, Paris, Seuil, 2004, p. 232.

6 : *Ibid.*, p. 253.

7 : Ainsi les États-Unis ont pu confier les guerres du Moyen Orient à des sociétés privées de mercenaires.

8 : Lacan J., « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École », *Autres écrits*, Paris, Seuil, coll. Champ Freudien, 2001, p. 257.

9 : Foucault M., *Naissance de la biopolitique, op. cit.*, p. 321.

10 : Foucault ne les mentionne pas ici, mais, dès avril 1979, il prend position contre la loi Mirguet dans un entretien républié dans *Dits et Écrits*, t. III : 1976-1979, Gallimard, Paris, 1994, p. 763.

11 : Laurent É., *L'Envers de la biopolitique. Une écriture pour la jouissance*, Navarin/Le Champ freudien, 2016, disponible sur ecf-echoppe.com

12 : Lacan J., Préambule de l'« Acte de fondation » de l'École freudienne de Paris, 1964.

13 : Lacan J., *Le Séminaire*, livre XXIII, *Le sinthome*, Paris, Seuil, 2005, p. 15.

14 : Cf. Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. Le tout dernier Lacan » (2006-2007), enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris VIII, cours du 13 décembre 2006, inédit.

SCÈNES ET AUTRE SCÈNE



Composer avec son corps : Mathilde Monnier – Pascal Dusapin

par Isabelle Pontecaille

Mathilde Monnier et Pascal Dusapin, chorégraphe et compositeur, nous enseignent par leur témoignage, par leurs écrits aussi, de quelle manière leur corps a été convoqué dans leur apprentissage et leur travail de création.

« Apprendre, désir ou dressage », tel était le thème des 47^e Journées de l'École de la Cause freudienne auxquelles tous deux ont été invités. L'apprentissage de la musique ou de la danse ne semble pas mettre les deux termes « désir » ou « dressage » en opposition. Apprendre à jouer d'un instrument nécessite, particulièrement pour la musique dite classique, que le corps soit dressé. La danse classique n'est pas moins exigeante. Musiciens et danseurs ont ceci en commun d'être dressés par les gammes ou sur les pointes, contraints par des exercices, pour la justesse, l'équilibre, la célérité. Mathilde Monnier préfère au signifiant dressage celui de « discipline ». Il s'agit selon elle d'appivoiser la discipline pour

trouver, « au moment où l'on maîtrise la technique » (1), plaisir et désir. Ce dressage, ces heures passées à répéter, note après note, geste après geste, Pascal Dusapin le nomme « instruction » (2) ; celle-ci permet de trouver le son, le phrasé, la tenue, etc., qui caractérisent l'interprétation de l'artiste. Dès lors, cette pratique de dressage du corps ne saurait être pensée sans le désir qui la soutient.

Pour Mathilde Monnier, la rencontre avec la danse s'origine d'un lieu, d'« un espace fermé pour respirer ». La danse se présente pour elle comme un traitement du corps, notamment pour contrer, par une régulation de sa respiration, l'asthme dont elle souffre depuis l'enfance. Elle a, explique-t-elle, l'impression d'avoir toujours dansé, mais pour aller au-delà de cette impression, il lui a fallu, comme l'écrit Rimbaud, « trouver le lieu et la formule ». Elle parle d'un miroir qu'elle a traversé à quatorze ans. Aujourd'hui, cela ne passe plus par la répétition d'un modèle, corps double du sien dans le miroir derrière les barres, mais par le lieu de l'autre. À Bali, elle s'est imprégnée d'une danse de « l'ombre » dans laquelle le maître dirige sans être vu, derrière le danseur. Lorsqu'elle improvise des chorégraphies où elle danse avec de jeunes autistes, elle transformera ce qu'elle a ainsi appris en un pas de deux singulier, un corps à corps, à même le sol, où elle se fait danseuse-objet de l'autre ; lors des portées, s'opère une bascule du centre de gravité classique.

Quant à Pascal Dusapin, la composition apparaît comme sa réponse au réel des crises d'épilepsie qui, quand il était enfant, le laissaient figé, aveugle, coupé du monde. Il se « rebranchait » en prenant appui sur les chuchotements autour de lui, le retour progressif des sons et des voix de ses parents, couplé à celui de ses sensations et du mouvement – on retrouve de tels moments dans les premières notes de ses œuvres instrumentales, notamment *Aufgang* ou *Imago III*, et sans doute les multiples respirations dans ses opéras s'en inspirent.

Dans l'ouvrage qui lui a été consacré, *Entretiens sur la musique et la psychanalyse* (3), il témoigne combien l'apprentissage d'un instrument pour lequel il n'avait aucune disposition a été pour lui d'une « violence extrême » (4) – sa grande difficulté à se soumettre à l'autorité y ayant aussi sa part. « Puisque la musique ne pouvait venir à moi, il fallait nécessairement trouver le moyen d'aller à elle. Alors, apprendre, ce fut composer » (5). Sa solution *sinthomatique* fut d'en passer par le « monde de l'écriture [comme] dernière tentative d'accéder à la musique ».

Ce qu'il qualifie d'« acte de survie » (6) , qui lui est nécessaire aujourd'hui encore pour ne pas mourir, lui a permis de recomposer son propre corps. Il en précise certains aspects : « longtemps, je n'ai pas écrit pour le piano [...] et puis il est revenu. Par le corps. Dedans le corps [...] il fallait préalablement reconquérir quelque chose de ce corps absent du piano ». Ce réapprentissage passe par cette partie du corps qu'est la main : « oui, la main est dans ma tête et je me souviens de tout » (7).

Son *savoir y faire* avec les coupures, les ruptures des phénomènes de corps résonne dans son œuvre ; il fera de ces moments disruptifs des événements de corps qui lui permettront « d'inventer les fissures, les interstices et les écarts d'où s'échapperont d'autres musiques » (8), d'écrire les silences des absences, les béances, les espaces vides, où Debussy et Miles Davis situaient, eux aussi, la musique (9). Mais s'il apprend de et par son corps, il compose et s'enseigne aussi du corps de l'autre, de celui des autres musiciens pour lesquels il adapte ses œuvres (10).

Le passage s'effectue par une écriture très singulière faite de dessins qui font trace – la chorégraphie des formes y précède les notes –, de traits et de mouvements, pour aboutir à leur retranscription calligraphiée sur des portées, réécriture sur d'autres lignes, avec effet de perte, exigeant un autre engagement du corps, à la table, pour travailler la « masse sonore », le « flux continu ». Écrire l'espace sonore n'est pas sans lien avec l'architecture, chère également à son maître Xenakis dont il a suivi « dans l'ombre » les cours d'esthétique – l'un de ses outils de réflexion est d'ailleurs l'axonométrie (11). Mais, insiste-t-il, au-delà d'un échafaudage de techniques, il s'agit, dans le processus de création, d'atteindre un point de « non-savoir », là où il n'y a « ni théorie ni raison » (12).

Au retour de ces journées passionnantes, la mise en tension du témoignage de ces deux artistes dans leur singularité, permet de penser, au-delà de « la recherche d'une ignorance prétendue » (13) et de la dichotomie désir/dressage, la forme de l'apprentissage dans une perspective borroméenne (14), qui consisterait dans le traitement d'« un savoir qui travaille pour la jouissance, [...] une conjonction du savoir et de la jouissance » (15) pour chaque Un.

1 : Monnier M., Intervention aux 47^e Journées de l'École de la Cause freudienne « Apprendre, désir ou dressage », 25 novembre 2017.

2 : Dusapin P., *Une musique en train de se faire*, Paris, Seuil, 2009, p. 115.

3 : Dusapin P., *Entretiens sur la musique et la psychanalyse. Flux, trace, temps, inconscient*, ouvrage dirigé par V. Dechambre, Nantes, éd. Cécile Defaut, 2012.

4 : *Ibid.*, p. 18.

5 : Dusapin P., *Une musique en train de se faire*, *op. cit.*, p. 115.

6 : Dusapin P., *Entretiens sur la musique et la psychanalyse*, *op. cit.*, p. 21.

7 : Dusapin P., *Une musique en train de se faire*, *op. cit.*, p. 60.

8 : Dusapin P., *Entretiens sur la musique et la psychanalyse*, *op. cit.*, p. 19.

9 : Debussy Cl. : « la musique est le silence entre les notes » ; Davis M. : « la véritable musique est le silence et toutes les notes ne font qu'encadrer ce silence ».

10 : Dusapin P., *Entretiens sur la musique et la psychanalyse*, *op. cit.*, p. 91.

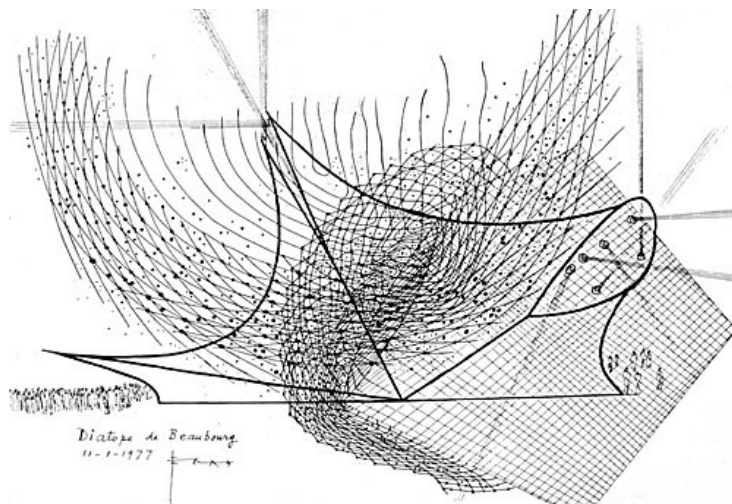
11 : *Ibid.*, p. 26 : « Projection d'un plan en trois dimensions où les verticales sont toujours parallèles entre elles ».

12 : Dusapin P., Intervention aux 47^e Journées de l'École de la Cause freudienne « Apprendre, désir ou dressage », 25 novembre 2017.

13 : *Ibid.*

14 : Cf. Marret-Maleval S., « Le sinthome. Introduction à la lecture du livre XXIII », disponible sur causefreudienne.net : « Souligner l'hétérogénéité des instances du réel, du symbolique et de l'imaginaire, a aussi pour objet de travailler leur mode de connexion. »

15 : Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. Pièces détachées », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris VIII, leçon du 8 décembre 2004, inédit.



Lacan Quotidien, « La parrhesia en acte », est une production de Navarin éditeur
1, avenue de l'Observatoire, Paris 6^e – Siège : 1, rue Huysmans, Paris 6^e – navarinediteur@gmail.com

Directrice, éditrice responsable : Eve Miller-Rose (eve.navarin@gmail.com).

Rédacteur en chef : Yves Vanderveken (yves.vanderveken@skynet.be).

Éditorialistes : Christiane Alberti, Pierre-Gilles Guéguen, Anaëlle Lebovits-Quenehen.

Maquettiste : Luc Garcia.

Relectures : Anne-Charlotte Gauthier, Sylvie Goumet, Pascale Simonet.

Électronicien : Nicolas Rose.

Secrétariat : Nathalie Marchaison.

Secrétaire générale : Carole Dewambrechies-La Sagna.

Comité exécutif : Jacques-Alain Miller, président ; Eve Miller-Rose ; Yves Vanderveken.

pour accéder au site LacanQuotidien.fr CLIQUEZ ICI.